Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation
Herausgeber: Société jurassienne d'émulation
Band: 105 (2002)

Artikel: Hommage à Francis Bourquin
Autor: Wicht, Philippe
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-684835

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Hommage à Francis Bourquin

Décédé au cours de l'année écoulée, Francis Bourquin nous avait confié, quelques semaines seulement avant sa mort, ces quelques pages de poésie. Nous les accueillons avec le respect dû au testament d'un authentique serviteur des lettres. Elles prouvent que la veine créatrice de l'auteur était encore bien vivante.

La Société jurassienne d'Emulation est heureuse de les offrir aux lecteurs des *Actes* en hommage à la mémoire du poète.

Philippe Wicht

Hésitante ou matoise, l'heure émarge
aux sursauts de variables horloges.
Le temps tricote,
usuraire,
le jupon des folklores,
des suaires d'enfance
ou la tunique ardente des solstices.

Et l'arbre des artères,
cent mille fois meurtri,
prépare dans sa nuit
fruits de phlébite ou d'infarctus.

*

Obstétrique d'octobre
– ah! ces saisons d'instants
que délivre à sa guise
la mémoire en gésine:

l'aurore ensanglantée d'une rose à sa fin,
la musique joufflue des clarines au pré,
ces tuiles qui ronronnent
sous l'aveu d'une averse,
ou ta voix assoiffée
par le nocturne appeau du sang.

Ma province est d'abruptes saisons.
Elle a ses creux de glace aux pacages d'été,
ses dunes de soleil, hivernale imposture,
ses drapeaux flagellés par les clartés d'avril
et ses cages de feu pour les oiseaux d'automne.

Ma province est lieu d'os et d'armoise,
de roche aux lents lichens,
de sources en alerte
– lieu de fatigue aussi
(aconits accablés)
et lieu d'osmose
entre la neige,
duveteuses tourterelles,
et l'or fusant des tournesols.

Ma province est d'ici et d'ailleurs.

Mélancolique absinthe,
voici les lévriers sans voix.
Pour quel gibier fûmes-nous à la chasse
loin du donjon des mots ?

Ah ! l'étalon, fût-il fils de la nuit
– et nous humions ensemble
en philtre d'absolu
le vin herbé des femmes.

Iseut n'est plus qu'une légende
pour un pays de landes mortes.
Et lente absence
des lendemains meurtris,
tous nos châteaux d'orgueil gisent nus
aux enclaves du Temps.

Epithalame sans amour,
la discorde des chats…
Cette rumeur du fond des siècles
interpelle une lune figée.

Assiégée de lucioles,
la nuit inverse
ses cadastres d'étoiles.

Champ libre à nos cosmogonies,
au-delà des cratères félins du Temps
– et contester dans nos éphémérides
l'astre de sang de notre finitude,
soleil décomposé.

D'un point à l'autre,
ne choisir que l'errance.

Vivre immobile ?
Les nuages, stature
d'un vide qui se voue à des jeux infinis,
t'en dissuadent.

Imite l'eau, le vent,
et la sève et le sang,
qu'on retrouve partout à ne rester jamais.

Et la parole,
réceptacle de tout,
trait de feu ou magique musique
– ce délire de mots
qui fomente la vie…

Enfuis devant leur ombre,
les chevreuils d'innocence aux yeux lavés,
quand résonne au sommet des feuillages
l'octobre des fanfares.

Et le faisan,
sous l'apparat pesant de ses émaux,
déboule d'un envol de plumes,
projectile moins vite que le sort.

Vignoble impénitent, automne
– pythie de mort dans la mûre abondance!

Branle-bas d'orageuses nuées,
l'aube a déjà des rides.

La pluie au garde-à-vous
tire sur les tréteaux du monde
le rideau d'un miteux déluge.

Les trains, tout le jour, vont rouler
dans un ouateux tunnel.

Tout l'espace soumis
à quelque fièvre humide et froide
– journée d'octobre aux vitres d'aquarium.

Un gris ennui prend à la gorge,
poire d'angoisse,
l'espoir des vergers mûrs.

Et si c'était cela,
l'éternité promise ?

Octobre d'orichalque
a profuse et fragile sa gloire.
Rendu au règne du soleil,
il offre en holocauste
les rouges oriflammes de l'ampélopsis.

Les fruits qui luisent
aux branches lasses de leur poids
couronnent le trépas des roses.
Tandis que les secrets colchiques,
effluves mauves des vergers,
cèlent encore
de mortelles semences.

Patchwork de terres apiécées,
prairies, emblaves et pâtures
– arènes de fécondité
où des troupeaux épars enfreignent
la contrainte ambiguë des provendes.

Dans l'air épais d'odeurs,
de natives ivresses implosent,
résurgences d'acide et de pourpre
entre nénies et évohé.
Ah ! porteuses des voix de l'automne,
ce jour de moires mémorables,
les bacchantes plus haut que les pleureuses !

Un peuple analphabète
rugit dans ses casernes.
Pour la voix d'un enfant,
il est toujours trop tard.

L'anachorète seul,
face aux cornues du vide,
distille la sève des silences.

*

Torride itinéraire,
le voyage des mots
des ravines du sang
au vide blanc du ciel.

Tu dis meurtrie l'adolescence,
les larmes se refusent.
Vienne un oiseau du fond des nuits,
il pleut une rosée d'étoiles.

L'azur fauché de milans noirs,
vivre et mourir sont même espoir.
Et fleurit comme lave
l'équivoque clarté du langage.

Dans l'ombre du sommeil,
mille images se cherchent
un chemin de langage:
mots fourmis, mots garance,
mots regards, mots breloques,
mots éclairs, mots gingembre,
mots vitraux, mots déserts,
mots contre-cœur, mots gardes-chiourme;
mots de soleil ou d'avanies,
mots de sang noir ou de mica,
mots de silence ou d'invectives,
mots de départs ou de neigeuses nuits;
mots d'oiseaux pourchassés,
mots piégés à l'orée de la mer,
dans l'espace orageux du Temps,
au chevet de l'amour ou d'enfants morts
– mots d'un vaste filet
où c'est toi-même qui te pièges.

Aux détours gris des insomnies
– dédale itinéraire
entre l'abîme et l'ironie –
oppose en jeu royal
la grande vénerie de la parole.

Les gluaux de la nuit,
un seuil désemparé,
et la soif qui ricane
dans la souffrance des enfants.

L'hiver s'est dépris de ses gangues,
avril grimace sous l'averse.
Rengaine outrepassée,
l'alléluia des coqs !

Une gouge de Bosch va lutinant
un pierrot de Watteau.
Et cent mille tonnerres qui déciment
la fuite des peuples pris dans la guerre…

L'espoir à terre est-il aptère ?
Avec la tramontane des clochers,
une hirondelle est revenue.

Et la mort elle-même,
miroir figé du quotidien,
ressemble aux crépuscules
de tranquilles dimanches.

Nous aurons bien nargué les mots traîtres,
l'écume des orages,
l'espoir enténébré,
les bagages de la nuit.

Enfance, main tendue vers l'eau,
sa voix à claire-voie…
Nous habitions d'un même regard
l'espace clos des nids
et l'orbe immense du soleil.
Nous parcourions d'un pas égal
les sentes du plaisir
et, les saisons au bras,
les plaines d'anémones et de neige,
l'ardent essor des moissons et du vin.
Les jours s'éternisaient, haut amour,
en rondes d'arcs-en-ciel.

L'aujourd'hui, monde en miettes
– sa relève du soir
en jeu narquois de mosaïques et d'échos.
Le cœur usé bavarde avec lui-même
dans l'ombre des miroirs.

Souterraine allégeance à la vie,
Mémoire!

Au pouls profond du souvenir,
tout mon pays peuple l'espace
de ses forêts et de ses toits;
graines et pluies y font leur nid;
un détour de chemin récite encore
les mots de notre amour;
jargonnantes, les eaux perpétuées
de nos fontaines
et nos chansons d'enfance,
j'entends au fond du Temps
survivre une rumeur aïeule;
et les parfums en houle chaude
au crépuscule du sommeil...

Ah! falaises d'ivresse,
journées de larmes,
moissons d'amertume et d'épis,
dure paternité de roc et de courage
– mon unique et fragile patrie.

Saisis-toi de toi-même
dans l'ébène des jours,
non dans l'effeuillement
de saisons périmées.
Assez d'heures viendront,
d'un poids de sable au creux des reins.

Promis à l'estocade,
tel un taureau d'Espagne
en dépit des blessures,
garde clair le regard.
C'est en frisson de mort
que seulement s'éteint,
conscience écartelée,
l'éclat de sa haute fierté.

Ailleurs, un jour…

Les alternes saisons
n'auront pas dit leur dernier mot,
lilas ou églantiers,
cassis, poires charnues,
tourmentes d'orage ou de neige.
Dans les bosquets sans feuilles,
les oiseaux seront nus;
mais les merles plus tard redeviendront
coryphées du printemps.
Les femmes sous l'azur,
toujours ce même attrait de regard et de chair.
Et des enfants, dans la cour d'une école,
qui seront, l'ignorant, issus de ta lignée…

Ailleurs, un jour,
tu ne seras que restes d'os

Mieux que toutes tes ruses,
l'arrière-nuit libère
de la gangue des mots.

Indolence suprême,
les bosquets du sommeil!

Le corps, pieuvre étirée,
s'arroge les abîmes du repos.

Laisse ton sang émerveillé
s'ouvrir aux nymphéas du songe,
mémoire de sagesse.

*

Oiseaux fragiles que nous sommes
dans les remous du monde!
chaque pas dans l'espace de l'être
nous promet de plus près
aux filets de la mort,
oiseleuse fatale.

Du bâton l'un,
de l'épée l'autre,
ou du tranchant de la parole

– la menace est toujours
dans l'or des vieilles lunes.

*

Intimité du soir
avec un feu de bois, l'automne…

Sa fumée douce est celle,
au fond de l'immémoire,
d'ancestrales agapes.

Au piège ainsi des origines,
l'heure ambiguë délivre
un paradis perdu.

Et l'abîme du Temps
s'abolit dans l'instant
d'un pur instinct.

Quel pays de l'Histoire
nous déprend de nous-mêmes ?

Passagers, les matins d'aubépines,
non moins que les chemins d'enfance.
Aux domaines d'été,
sécheresse ou bostryche,
leurs pépinières jaunes.
Ces tempêtes d'octobre
foulant au pied la rondeur des récoltes.
Le gel d'hiver, ses crocs de loup brûlant la chair.
Par-dessus tout, tant de peuples en guerre,
leurs sanglants soubresauts de bêtes torturées.

Et si toute saison
avait, prise de honte,
ses secrets d'écriture ?

Quelconques tâcherons des provinces du Temps,
nous ne cessons de décliner
une plainte nocturne.

Ulluques et ulmaires,
ixias et cantharides,
tramontane ou sargasses

– symboliques bijoux du langage et du rêve,
ces jeux de sons deviennent
sésames de portes secrètes,
avril entre rires et larmes,
jardins de Babylone,
mythiques océans,
clairs étés d'olivaie
ou danses cannibales,
souffle panique de la vie et de la mort.

*

Espace géminé
de ton rivage intime à celui du soleil
– la pensée s'y déploie,
et l'étendard du plus fécond silence.

Sans gestes, sans paroles,
tu te déprends d'amère solitude;
et les béquilles de raison s'inversent
en mâtures d'ivresse.

Brûlant baigneur dans le courant du Temps,
tu vas en ses remous comme pieuvre multiple.
Et plongé dans l'immensité du rien,
tu l'éprouves jardin d'éternité.

Longues lanières sur les ravines
– le vent peaufine
ses rapines de brumes.

Vingt corneilles grommellent,
amazones d'orage,
dans le jardin des espérances.

Serait-ce, morne sommeil
et rêve à son étiage,
ombres du fond des temps ?

Irradiant à travers les brumes de l'oubli,
le souvenir,
comme un soleil levant…

Langage étrange, lèvres closes,
que celui d'images dans l'esprit !
Il parle, si je veux,
de jours d'enfance nue dans les touffeurs d'été,
d'un carillon nuptial au temps des quatre temps,
d'une femme trois fois ventre alourdi,
de combats, poings serrés,
contre le mal de vivre,
contre le souffle court,
contre la calomnie.

Tout en lui, réel réinvesti,
ranime le cœur innombrable,
ce dédale de vie qui va
des bosquets du désir à des bouquets funèbres.

Eldorado de la mémoire,
pays-refuge du grand âge !

Blessé depuis longtemps
d'une plaie d'amertume,
il se cautionne
par l'acide ou le gel,
la paupière abaissée,
d'intimes barricades.

Il préfère aux sentiers les tranchées,
aux roses les ronciers.
Le geste rare,
le rire plus encore,
le visage d'un jour sans soleil,
il rêve plaines désertées,
palombes abattues,
chemins à pic bordés de chausse-trapes,
sans émoi les fontaines du cœur.

Dans ces landes glacées,
avant les temps d'absolue solitude,
y aura-t-il enfin le feu d'une rencontre
– une main, un regard
de chaude délivrance ?

Et s'il fallait, d'une herbe rare,
nourrir ta nostalgie,
serait-ce armoise ou népenthès,
aconit ou colchique ?

– Le doute au fond de soi
nourrit déjà ses belladones,
et se savoir mortel
son vénéneux soleil…

*

Rumeurs de l'être
– rien ne s'invente
qui ne nous soit image innée.

Férus d'espace et de durée,
nous y sommes,
moins joueurs que joués,
pantins de nos propres miroirs.

Tous les dons des saisons,
brèves clairières dans le Temps,
ne sont au gré des dieux
que folle avoine et vent virevoltant.

C'est d'eux pourtant que naissent, vains ou fous,
tes désirs, tes plaisirs et ton rire,
la légion de tes gestes
et les icônes de tes rêves.

Et dévolue à transfuser leur sève
en la vive durée du souvenir,
la saveur même de tes mots
doit tout à leur fugacité.

Etonne-toi
moins du temps qui s'efface
que, mémoire à l'affût,
de ce qui lui survit.

Le grillage des heures
a ses fenêtres d'insolent azur,
ses lilas, ses passeroses, ses poiriers mûrs,
ses portiques glorieux sous l'envol des frégates,
ses collines d'amour paysage torride.

Le rire d'une femme
vivifie l'orbite des années
– mais aussi, dans la main, l'eau des sources
et des aumônes.

Même l'écho glabre du glas
célèbre dans l'espace,
jardin d'évanescence,
l'apothéose d'un destin
au visage apaisé.

Expert-comptable des saisons,
atteins au soir une stature
d'homme debout
dans sa modique liberté.